

Entretien avec Richard Brunel, pour sa mise en scène de *Roberto Zucco* extrait du dossier « Pièce démontée »

Richard Brunel, metteur en scène, Catherine Ailloud-Nicolas, dramaturge et Louise Vignaud, assistante à la mise en scène, autour de la mise en scène de *Roberto Zucco* tenue le 21 octobre à La Comédie de Valence.

1 AMÉLIE ROUHER : comment abordes-tu la question de la monstrosité dans *Roberto Zucco* ?

RICHARD BRUNEL : la question de la monstrosité est un piège pour la mise en scène. Il ne faut pas l'aborder frontalement. Dire que Roberto Zucco est un monstre, c'est l'enfermer dans des catégories morales ou psychologiques, pratiques mais réductrices. Roberto Zucco, lui, est clairement identifié
5 comme un psychopathe. À partir de ce diagnostic, on peut commencer à l'appréhender sereinement, dans une opposition rationnelle et fructueuse entre normalité et anormalité. En revanche, le personnage de théâtre est par essence a-psychologique et Koltès l'a voulu comme tel, semant le trouble par des écarts volontaires avec le fait divers. Il nous place face au mystère de Zucco. Il le construit comme un miroir à mille facettes. Zucco change de discours à chaque fois qu'il rencontre quelqu'un. Il est tour à tour doux,
10 violent, intellectuel, poétique, incohérent, meurtrier. La monstrosité n'est plus une donnée fiable, elle se construit comme une question sans réponse : qu'est-ce qui fait qu'un individu déraile ? J'ajoute une autre question qui me hante : en quoi la monstrosité, au-delà de la pathologie individuelle, est-elle le produit d'une société ?

CATHERINE AILLOUD-NICOLAS : sans compter que Koltès crée des contre-points à Zucco. Par exemple, dans la pièce la foule des badauds est monstrueuse. C'est une assemblée de voyeurs qui non
15 seulement exprime des banalités, des lieux communs, une certaine bonne conscience, mais aussi la peur, sans doute teintée de désir malsain, que surgisse le drame. D'ailleurs, le public du spectacle ne s'y trompe pas et rit de la bêtise des propos alors même que la violence de la prise d'otage est saisissante. Mais là encore, la monstrosité n'est pas de l'ordre de l'essence. Ce sont les discours qui sont monstrueux, à un
20 moment donné, pas les gens. Ailleurs, dans la pièce, ce sont des comportements. Le frère peut manifester son amour possessif pour la Gamine et la vendre quelques scènes plus tard ; la patronne peut la consoler maternellement et deux minutes plus tard assister, sans intervenir à son enlèvement par un mac. C'est une monstrosité de l'instant.

AMÉLIE : Zucco est donc pour toi moins un monstre qu'un miroir pour les monstres ordinaires et
25 invisibles ?

RICHARD : ou du moins autant l'un que l'autre. S'ajoute à cela un phénomène très curieux. Face à Zucco, chacun de ses interlocuteurs révèle ses pensées les plus intimes, les plus secrètes, comme si le danger qu'il représente ouvrait des boîtes de Pandore. Un des mystères du texte pour moi est le fait qu'il tue certains et qu'il épargne d'autres. Quand on travaille avec les acteurs, on s'aperçoit qu'il ne tue pas le
30 vieux monsieur parce que, malgré la peur, ce dernier l'embarque dans un discours très élaboré, le place en partenaire d'une réflexion presque philosophique sur l'existence. Il ne tue pas la Gamine qui n'est pas effrayée, et qui, au contraire, lui permet de s'inventer une identité poétique. Inversement, il tue tous ceux qui ont parlé de mort, sa mère, l'inspecteur mélancolique. Et au sommet, il y a cet incroyable malentendu. Il tue l'enfant parce que sa mère a eu, le concernant, un discours de rejet. D'ailleurs, c'est ce qu'il lui renvoie quand elle lui reproche ce meurtre.